



CHARLIE BUFFET

Exprimer la dimension artistique de l'alpinisme

Les amateurs de livres d'alpinisme connaissent la fameuse couverture rouge. Fondées en 1995 par Michel Guérin, à Chamonix, les éditions Guérin comptent près de 270 titres à leur catalogue.

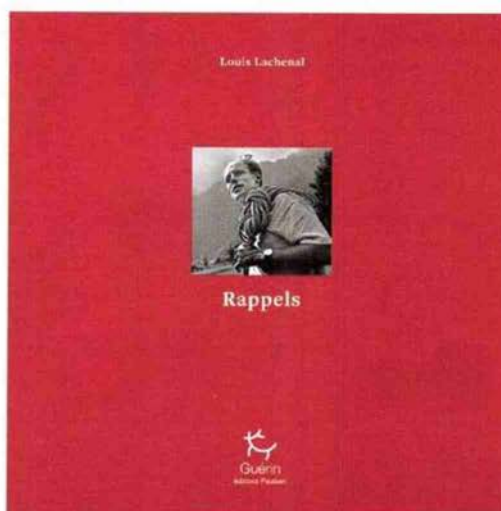
Directeur éditorial de Guérin au sein des éditions Paulsen depuis 2017, Charlie Buffet perpétue la grande tradition du récit d'alpinisme illustrée notamment par Lionel Terray et Walter Bonatti.

Quelle est votre ligne éditoriale ?

J'essaie d'explorer, en la prolongeant, ce qui fait l'identité de la maison depuis sa création : exprimer la dimension artistique et créative de l'alpinisme. À toutes les époques, les alpinistes cherchent à laisser une trace, à tracer une ligne sur la montagne, à mettre de l'esthétique dans leurs actions – c'est ce que j'aime retrouver dans les textes. Nous nous partageons, chez Guérin, entre la réédition de classiques comme Terray ou Livanos et des récits contemporains. Notre ambition est d'être à l'écoute des créateurs d'aujourd'hui. Quand on écoute bien, on s'aperçoit que les alpinistes « engagés », ceux qui poussent le bouchon un peu plus loin, ne peuvent pas le faire sans rechercher cette dimension artistique. J'aime les textes, mais aussi les personnes ; j'ai à cœur d'identifier des gens qui ont des choses à dire dans leur démarche d'alpinistes et donc à écrire, et de les prendre au moment où cette démarche peut se traduire en mots, en littérature.

Quels auteurs, à vos yeux, incarnent le mieux le récit d'alpinisme ?

Terray et Bonatti, ensemble sur mon panthéon ! Ce sont de très grands alpinistes qui écrivent magnifiquement bien, ils sont une source d'inspiration pour beaucoup. C'est cette filiation que j'essaie de prolonger chez Guérin : retrouver ce



souffle, cette alliance entre une réalisation aboutie, artistique dans l'action, et une capacité parfaite à raconter... Le plus bel exemple dans ce que j'ai édité est *100 Alpinistes*. Dans ce livre, on a multiplié par cent cette envie de rencontres entre l'action et l'écriture ! *Raide vivant*, de Paul Bonhomme, que nous avons publié récemment, s'inscrit





☞ dans les pas de ces aînés: cet alpiniste contemporain a trouvé une expression magnifique pour raconter ce qu'il vit en montagne, pourquoi c'est une passion. Il exprime l'aspect exceptionnel de ce qu'il réalise, et en même temps nous y convie, nous fait entrer dans son monde intérieur. J'aime ces alpinistes qui parviennent à puiser dans leurs sentiments, leurs émotions, pour nous montrer la profondeur de ce qu'on a en tête quand on s'engage dans ce genre d'aventure...

Après l'autobiographie posthume de Jean-Christophe Lafaille, *Je vous écris de là-haut*, basée sur ses carnets, vous venez de publier celle de Louis Lachenal, *Rappels...*

J'essaie de me rapprocher de la parole des alpinistes, de recueillir leur voix authentique. *Rappels* rassemble des journaux d'altitude de différentes époques qui constituent un matériau esthétique à part entière. On a tendance à sous-estimer ce type d'écrits, à les exclure du champ littéraire. Je trouve au contraire que ces mots qui reviennent de là-haut, écrits à chaud après une ascension (parfois même pendant) au camp de base ou depuis un refuge, expriment une beauté, une puissance, liées à cette proximité de l'action... Quand Lachenal arrive à l'Annapurna, par exemple, il raconte qu'il prend une goutte d'eau du torrent pour l'envoyer en pensée jusqu'à sa femme... C'est pour moi l'expression de quelqu'un qui, au moment où il est dans l'action, a une sensibilité littéraire, poétique – et qui l'exprime avec beaucoup plus de force que si c'était revisité après coup.

Quel est le livre d'alpinisme qui vous a le plus marqué ces dernières années ?

S'il y a un livre marquant, un livre pivot dans le récit d'alpinisme, c'est *Touching the void (La mort suspendue)* de Joe Simpson¹. C'est une perfection ! Ça marque une nouvelle étape, car il a été très loin dans l'expression intime de ce qui se passe dans la tête d'un être humain confronté à la mort. C'est un récit sombre, mais passionnant, dont la destinée est exceptionnelle: ça a enfanté un film documentaire magnifique et aujourd'hui une pièce de théâtre... Ce rapport à la mort est une donnée universelle: nous sommes tous curieux de savoir ce qui se passe dans la tête

À lire aussi...

Walter Bonatti | *Montagnes d'une vie* (J'ai lu)

Lionel Daudet | *La montagne intérieure* (Grasset)

René Desmaison | *342 heures dans les Grandes Jorasses* (Ed. Hoëbeke)

Alex Honnold et David Roberts | *Solo intégral* (Guérin)

Jon Krakauer | *Tragédie à l'Everest* (10/18)

Reinhold Messner | *La montagne nue* (Guérin)

Gaston Rébuffat | *La montagne est mon domaine* (Hoëbeke)

Gaël Legras – journaliste à Arte / « 28 minutes ».



« Je m'intéresse depuis une vingtaine d'années à la littérature de montagne. J'ai débuté avec *Le Mont Analogique*, de René Daumal, et *La mort suspendue* de Joe Simpson. Mes lectures, aujourd'hui, concernent pour l'essentiel des récits ayant un lien avec la pratique physique de la montagne – j'aime beaucoup les livres des éditions Guérin et de JME éditions (François Damilano). Quand on vit à Paris entre trois murs gris, un confinement et un couvre-feu, ces récits vous transportent dans un autre espace, un autre temps.

On est ailleurs... Le besoin d'évasion est important, c'est un moteur profond de la lecture. Les livres de montagne me permettent de comprendre, d'interroger ma propre pratique de la montagne, en alpinisme ou en randonnée: Quel rapport entretient-on avec ce milieu? Pourquoi nous fascine-t-il tant? Que va-t-on chercher en s'en approchant? J'ai essayé ces dernières années de lire les classiques du genre, comme Walter Bonatti, René Desmaison ou Lionel Terray; j'ai envie de me cultiver, de mieux comprendre l'histoire d'un sport que j'aime. Je prends souvent des notes pendant que je lis, je surligne mes livres pour retenir les formules employées par les auteurs. Les livres de montagne représentent pour moi le moyen privilégié d'aborder les grandes questions existentielles comme le sens de la vie, le rapport à la finitude, etc. Ces thèmes se posent de manière encore plus aiguë en altitude, où un pas peut décider de la mort ou de la vie... On apprend et on réfléchit beaucoup en montagne. »





Michel Shapira – ancien expert comptable



© D.R.

Ma première lecture a été le roman de Frison-Roche, *Premier de cordée*. J'étais

adolescent. C'était peu après l'expédition menée par Maurice Herzog à l'Annapurna. Je ne connaissais rien à la montagne, et ce livre a été en quelque sorte une initiation à ce milieu. On y découvrait le métier de guide, on voyait ce qu'était une ascension, un refuge – notions qui m'étaient complètement étrangères. Même sans être très versé, je savais déjà que les montagnes se grimpaient, mais ce roman, à travers la figure du guide, montrait qu'on pouvait en faire sa vie, son métier. Jeune adulte,

j'ai commencé avec ma femme à fréquenter la montagne l'été, puis l'hiver, à faire un peu de haute montagne avec des guides (des courses pas trop difficiles). Nous avons découvert ensemble les grands alpinistes de l'époque, Bonatti, Lachenal, Terray, dont on lisait les exploits dans les journaux... Ces personnages nous fascinaient et, du coup, on achetait régulièrement leurs livres. On a beaucoup aimé *Annapurna, premier 8 000 à ski*, où Bernard Germain raconte sa descente à skis de l'Annapurna (j'ai un exemplaire dédicacé à la maison). Tous ces exploits nous fascinaient. Ils nous faisaient découvrir la très haute montagne, un monde exigeant, difficile, où certains accomplissaient

des exploits. Nous lisions tous ces livres comme des récits d'aventures qui nous permettaient, même sans avoir le dixième de leur niveau, de partager leur expérience. Ma pratique de la montagne et, plus tard, mon investissement bénévole à la FFCAM, ont renforcé mon intérêt pour la littérature de montagne. Les exploits techniques d'aujourd'hui m'intéressent moins que la dimension humaine, comme Lionel Terray la développe dans *Les conquérants de l'inutile*. Parmi les ouvrages récents, j'apprécie les livres de Sylvain Tesson et, bien que je ne sois pas amateur de BD, j'ai beaucoup aimé l'album de Jean-Marc Rochette, *Ailefroide*.

de quelqu'un qui se voit mourir. Peu de gens vivent des expériences comme celle de Joe Simpson – et tous ceux qui les vivent n'ont pas forcément le talent pour les raconter. Nous avons publié chez Guérin un récit de survie où on retrouve un peu de Simpson : *Cent heures de solitude*. Gaëlle Cavalié raconte avec beaucoup de sincérité sa survie pendant quatre jours dans le massif du Mont-Blanc. Elle parvient à nous faire comprendre ce qui se passe dans un esprit qui est en train de vaciller, face à la mort. C'est à la fois très simple et très intense.

Ce rapport à la mort est une donnée essentielle de l'alpinisme, qu'il est intéressant d'analyser et de retranscrire ?

La confrontation avec la mort est une donnée de l'alpinisme de haut niveau (et peut-être aussi de l'alpinisme tout court, même si on souhaiterait que ce ne soit pas le cas !). Il n'y a pas un alpiniste de haut niveau qui n'ait pas perdu un grand nombre d'amis. Nous publions *SOS Himalaya - Le sauveteur d'Elisabeth Revol raconte*, un livre où Denis Urubko relate ses sauvetages en Himalaya. L'été 2019, au Gasherbrum, il a été aidé par un alpiniste italien, "Cala Cimenti", puis par l'Espagnol Sergi Mingote. Le premier vient de mourir dans une avalanche, le second a disparu près du sommet du K2. C'est un recommence-

ment désespérant, permanent, qui n'empêche pas cette quête des sommets... On sait que dans tout alpinisme de haut niveau qui se raconte, il y a un homme en sursis. On espère bien sûr qu'il sera le plus long possible. Parce que ces hommes et ces femmes qui vont tenir le diable par la barbichette, on a tous envie qu'ils nous racontent ce que ça fait, non ?

¹ Ed. Glénat, 2004, traduit de l'anglais par Dominique Vulliamy-Lanctot.



© Thibaut Billaud/FFCAM